

Entre acceptation et refus, l'accueil de la maladie
Paru le 12 septembre 2017 dans *La Croix*

Danielle Moyse

Est-ce le refus ou l'acceptation d'une maladie ou d'un handicap qui permet de l'affronter avec le plus de bonheur ? Par ces mots, je ne demande pas si ces situations font éprouver un sentiment de réjouissance, mais quel est le moyen de prendre les choses au mieux. Dans les faits, elles ne se posent certes pas exactement en ces termes. Malades ou accidentés ne choisissent généralement pas telle ou telle attitude. La manière d'être initiale, face à une situation difficile, est, la plupart du temps, un raidissement réflexe. Bien des diagnostics médicaux sont ainsi frappés de suspicion par ceux qui les reçoivent. Il y a un incroyable, voire un impossible, de la maladie ou du handicap, comme de la mort.

Le 19 mai 2017, Nicole Bordeleau vint témoigner, lors d'une journée à la salle Pleyel consacrée à « la santé du corps et de l'esprit », du chemin qui la mena à se libérer de son emprise à la cocaïne et à guérir de l'hépatite C, alors contractée. L'annonce de cette affection ne laissa d'abord dans son esprit qu'une question: « Pourquoi ? », suivie de : « Pourquoi maintenant ? ». Le diagnostic funeste lui fut en effet assené à un moment où elle était guérie de sa dépendance.

Souvent, le malade oscille donc d'abord entre déni, refus et révolte.

Camus donne de fait à celle-ci une réelle puissance d'affirmation: « À l'instant où l'esclave rejette l'ordre humiliant que lui donne son supérieur, il rejette l'état d'esclave lui-même » (*L'homme révolté*). De même, ceux qui se révoltent contre l'hypothèse qu'ils ne retrouveront pas toutes leurs facultés ne rejettent pas seulement le handicap ou la maladie, mais la réduction de leur personne à ces *états*, voire à ces *manques*. Refuser d'être « malade » ou « handicapé », c'est affirmer l'intégrité de sa personne, au-delà de toute assignation à catégorie médicale !

Pourtant, lors de son témoignage, N. Bordeleau raconta que quelque chose avait basculé quand, voyant que le « pourquoi » était une impasse, elle avait commencé à se demander : « Comment ? ». Comment allait-elle faire pour travailler, payer ses traites, etc..? C'était un premier pas, mais il lui fallait aller plus loin. Car Nicole avait mis sa vie en suspens, la rejetant à la période incertaine de sa guérison, jusqu'au moment où elle fut frappée par cette évidence, qui devait constituer le titre magnifique du livre qui a eu grand succès au Québec, dont elle est originaire : *Vivre, c'est guérir !* (Éd. de l'homme). Vivre, non pas quand on se sera débarrassé d'un problème, mais avec celui-ci, dans l'affrontement de celui-ci.

La philosophe Anne-lyse Chabert se demande de même, à partir de son expérience personnelle d'une maladie neurologique invalidante : *Comment transformer le handicap ?* (Érès). Comme je lui demandais s'il lui semblait plus efficace de le refuser ou de l'accepter, elle me répondit : « Il me semble qu'il ne s'agit pas vraiment d'accepter ou de refuser la maladie, mais de l'accueillir, d'accepter de se mettre en rapport avec ce qui est... Pour avancer aussi en affrontant, car sinon, c'est un verrou indébloquentable ! »

La véritable question est donc la suivante : Comment réintroduire du mouvement dans une vie soudain brisée dans son élan ?